





Deux jours
après cette photo,
un obus sème
la terreur parmi ces
enfants sauvés
par le dernier Français
de Kigali

RWANDA

Il est un des tout derniers Blancs à avoir refusé de quitter Kigali. Le Français Marc Vaïter est venu l'année dernière, à 40 ans, s'installer en Afrique pour donner un sens à la fin d'une vie qu'il sait condamnée par le sida. Il n'acceptera jamais d'évacuer la capitale rwandaise s'il ne peut pas emmener avec lui tous les orphelins dont il a la charge. Ils étaient quatre-vingt-treize quand nos reporters l'ont rejoint. Depuis, vingt-cinq nouveaux enfants perdus sont venus se placer sous sa fragile et héroïque protection. Dans la nuit de samedi à dimanche, un obus est tombé sur le bâtiment. Six pensionnaires ont été blessés. Marc Vaïter a dû déménager, mais reste dans la ville assiégée, d'où il lance un dernier appel pour que le gouvernement français organise une mission d'évacuation. Il s'est juré de ne pas trahir les espoirs de ses petits protégés, qu'à cause de lui, savent encore sourire au cœur de l'enfer. Et, si possible, de leur trouver des parents adoptifs dans un pays où on ne tue pas les enfants.

Le S.o.s de Marc Vaïter

PHOTOS BENOIT GYSEMBERGH

"UN ENFANT S'ACCROCHE A MOI ET ME DEMANDE SI C'EST AUJOURD'HUI QU'ON S'EN VA ..."

Vendredi 20 mai. Je reprends l'écriture de ce journal que j'avais abandonné puisqu'on nous avait promis d'être évacués. Malheureusement, nous sommes toujours bloqués et nous retombons dans un état psychologique difficile tant nos espérances étaient grandes. D'une certaine manière, pourtant, je suis soulagé : le projet d'évacuation ne prévoyait de sauver que les enfants, sans le personnel d'encadrement. J'ai eu du mal à le faire comprendre aux membres de l'équipe, qui avaient juré de se jeter sous les voitures lorsque embarqueraient les enfants. Je les comprends : chacun d'eux sait qu'il sera tué après mon départ. Je me suis arrangé avec Fidèle pour qu'il prenne Claude et Anne-Marie, mais ils n'ont nulle confiance. Claude me dira même que je ne fais rien pour les sauver ; ce sera la seule fois que je lui administrerai une paire de claques.

Mercredi, nouveau bombardement : neuf obus ont atteint l'hôpital et nous sommes

sous une pluie d'éclats. Hier, nous avons reçu de l'Unicef une aide alimentaire et je crains d'être pillé. Depuis trois jours, nous avons un enfant dans un état de sous-alimentation et de choc traumatique. On lui avait mis une corde autour du cou et il a été traîné par terre. Il a des hématomes sur le crâne. Il était dans la rue depuis soixante-douze heures, passant pour mort. Une personne l'a amené à l'hôpital. Depuis le dernier bombardement, nous avons onze enfants supplémentaires. Fidèle a pu obtenir à la banque de Gitarama 90 000 francs rwandais qui se trouvaient sur mon compte à Kigali. Cela lui a permis d'acheter des fruits et des légumes. La fête... Depuis hier, les combats ont repris avec une rare violence. Bruit de la canonnade, pratiquement sans discontinuer...

Dimanche de Pentecôte. Hier, j'ai écrit sur le mur du salon, selon l'Évangile de Luc, chapitre 18, verset 27 : «Ce qui est impossible pour l'homme est possible pour Dieu.» J'ai le triste sentiment qu'il

faudrait payer de notre mort l'intervention ait lieu. La soirée est ponctuellement ponctuée par le bruit des mitrailleurs et des coups de mortier. L'impression que les obus passent au-dessus de notre toit. Nous vivons un drame, mais les politiciens ferment les yeux, ne visant que leurs propres avantages. Lorsque je vois un nombre de Casques bleus français employés en ex-Yougoslavie, alors que personne ne peut éviter les massacres, je me dis que les intérêts stratégiques viennent clairs par la défense de l'emploi. Qu'est-ce que le Rwanda ? Et après cela, on nous parle de l'homme. Pourquoi ne pas être droit des hypocrites ? Je suis en grande tristesse parce qu'en cas de combats continuent : juste es-tu trêve...»

Jeudi 26 mai. Marc a cessé de journal, sans que la trêve soit l'évacuation tant espérée. Au éphémère avec lui-même il p sormais une conversation à bâ pus avec Dieu. A notre arriv l'heure, il était une fois encore à prier. Anne-Marie, qui, à 29 ans, a des rôles de coordinatrice, de secrétaire, de nounou – les enfants l'appellent «tine», avoue qu'elle se sent pr les prières de Marc. Elle se dit que, grâce à elles, ils ne seront cutés par les miliciens, qui, un jour, viennent réclamer qu'on leur donne les enfants d'origine tutsie. «Ne mourir paisiblement, frappé par un éclat d'obus.» Après ce d'angoisse, l'hypothèse suscitée par la sage exténué un sourire radieux. Hier, le ciel a failli lui donner un obus sur des collines, un obus de mortier qui a explosé dans la ruelle, dispersant des débris brûlants sur le toit de la maison. Un autre, tombé sur l'avenue, a tué deux personnes. Marc a décidé d'aveugler les fenêtres avec des briques. Protection dérisoire, mais au moins mérite d'éviter aux enfants l'arrivée de des miliciens avinés qui qui ont envahi le quartier. Pour combien de jours ? Beaucoup se sont enfuis, se cachent dans les longues colonnes de réfugiés. Hier, l'on aperçoit à flanc de colline un obus qui a touché Kigali par le sud-ouest. Les miliciens qui ont choisi de rester sont de plus en plus nerveux. A plusieurs reprises, ils sont venus tirer des coups de feu derrière le mur de clôture. L'insécurité n'effraie plus les enfants. Les balles viennent tutoyer de très près le phelinat, ils se couchent à terre et attendent calmement les maisons à être incendiées, les grands tirant les enfants abandonnant leurs billes de jeu. Hier, ils ne jouent jamais à la guerre. L'atmosphère est lourde par les odeurs d'urine et de sang. Mais, on se sent en sécurité, on

Marc Vaïter tient dans ses bras un bébé de deux mois qu'il a baptisé Lucien et qui est arrivé chez lui jeté par-dessus le mur d'enceinte.



er fantasmagique, on pouver à la fatalité des obus qui, trente secondes, viennent frapper alentours. Le bombardement précis interdit depuis trois jours la corvée d'eau au ruisseau qui court quelques mètres en contrebas. Les installations sanitaires ne sont plus approvisionnées et les enfants, au grand désespoir d'Anne-Marie, ont interrompu les toilettes de chat que Marc, seules, autorisait.

La jeune femme qui, au premier temps des massacres, tenait une comptabilité scrupuleuse des entrées à l'orphelinat, enregistrant sur un petit ordinateur les patronymes des bambins et ceux de leurs familles encore en vie, notant leur poids, leur taille et leur état de santé, se contente désormais d'aligner des rangées de noms. Le plus jeune a environ 2 mois. Voilà une semaine, un milicien armé d'une machette l'a lancé sans un mot dans l'enceinte de l'orphelinat et Marc ne peut s'empêcher de penser que ce sauveur impromptu était celui-là même qui avait tué la mère. Le bambin a été baptisé Lucien parce qu'il est aussitôt devenu le petit frère d'une autre orpheline de 5 mois, recueillie quelques jours plus tôt et dénommée Lucie, en souvenir d'une chanson de Balavoine dont Marc a oublié le texte. Le plus vieux s'appelle Serge : il a 15 ans et a été amputé d'une jambe. Au total, selon Anne-Marie, ce sont quatre-vingt-treize enfants qui, en ce moment même, tentent de se faire une place dans les quatre pièces exiguës que compte l'orphelinat. Tout à l'heure ou demain, ils seront plus de cent. Hier, par exemple, les militaires ont amené ici huit petits rescapés dont les parents avaient été tués dans le bombardement du quartier voisin de Niamyrambo.

Ces quatre-vingt-treize orphelins résument à eux seuls l'agonie de ce pays. Il y a d'abord les « anciens », ceux que Marc a recueillis à Kigali en octobre 1993. Ils étaient dix-sept dont les parents avaient succombé au sida, endémique dans cette région, ou aux premiers affrontements ethniques de 1990, à la frontière du Burundi. A partir du 6 avril, Marc a commencé à héberger les enfants tutsis rescapés du monstrueux génocide perpétré par les Hutus. Depuis quelques jours, ceux-ci sont devenus à leur tour les victimes du bombardement massif de la ville par les troupes du F.p.r. et ce sont de jeunes Hutus que l'orphelinat accueille par dizaines. Il ne viendrait pourtant à l'idée de personne d'opérer une quelconque différence. Jean, 19 ans, qui joue vaillamment le rôle de l'instituteur, est hutu. L'enseignement de ce pédagogue opportuniste suscite chez les enfants un intérêt peu ordinaire. Ainsi, lors du cours de géographie, Jean choisit d'illustrer devant un parterre crotté mais attentif, sagement assis sur les matelas du salon, le cycle de l'eau ! Thème de la leçon d'édu-

cation civique qui suit : « L'homme et l'instinct animal ». « L'homme n'est pas un animal », répètent les enfants en chœur, avec d'autant plus de conviction qu'il leur faut élever la voix pour couvrir l'écho de la canonnade. Claude, en revanche, est tutsi. Plusieurs fois déjà, les miliciens hutus sont venus exiger devant le portail que l'éducateur leur soit remis. Pour ne pas compromettre la sécurité de l'orphelinat, le jeune homme a même voulu se livrer aux tueurs. Marc, qui en a pleuré, s'y est bien sûr opposé. De ces marchandages incessants, Claude garde au fond du regard la marque de la résignation : il a déjà été visité par la mort et sait qu'elle reviendra.

Hier, le père Blanchard est passé voir Marc, médusé d'apprendre qu'un autre Blanc était demeuré en ville. Le religieux tient lui aussi un orphelinat quelques centaines de mètres plus bas, dans le quartier de Niamyrambo. « Vous me reconciliez avec la religion catholique », lui dit Marc, soudain joyeux. Lui-même, d'abord athée, a trouvé la foi au terme d'une longue errance. C'était le 13 décembre 1990, à l'église Saint-Eustache de Paris. Marc avait jusque-là mené l'existence insouciant d'un garçon de banlieue, serveur dans un bar du côté de la République, vendeur de bijoux fantaisie, puis représentant en confection. C'est au cours d'une tournée, le 13 août 1987, qu'il a été victime de ce terrible accident de la route, révélateur de sa séropositivité...

Le soir, faute de matelas en nombre suffisant, les enfants improvisent un gigantesque puzzle dans lequel, tête-bêche, chacun parvient finalement à trouver sa place. La belle composition n'est perturbée qu'au milieu de la nuit, lorsque les cauchemars des bambins deviennent plus fréquents avec la fusillade. Les blessés sont choyés. Une pièce entière leur est réservée. Jean-Baptiste, dont les doigts sont paralysés à la suite d'un coup de machette, et Jean-Paul, touché à la cuisse par des éclats d'obus et dont la mère est morte hier dans le bombardement, entourent Freddy, le jeune garçon traîné au bout d'une corde, demeuré inconscient trois jours durant. Dans les yeux longtemps éteints du petit paralysé brille désormais un regard où se reflète le combat acharné que Freddy mène pour la vie.

Vendredi 27 mai. Fidèle s'en va. Nul ne se sent le droit de contester sa décision. Fidèle Msengiyumva, un commerçant hutu du quartier, a protégé l'orphelinat six semaines durant. « Comment aurais-je pu agir autrement si un Blanc s'occupait déjà de notre propre enfant au péril de sa vie ? » glisse le bon Fidèle. Le 4 mai, avec l'aide des autorités du quartier qui lui avaient prêté des armes, Fidèle a même « neutralisé » deux miliciens dont le projet d'attaquer l'orphelinat avait été éventé. Mais, aujourd'hui, sa décision est prise : « Personne ne peut nier que les Hutus ont beaucoup

tué et il est à craindre que le F.p.r., sitôt entré en ville, prenne sa revanche. » Fidèle ira donc rejoindre les colonnes de réfugiés – on parle de 400 000 – qui fuient devant l'avancée rebelle. Jean, l'instituteur, a refusé, en revanche, de suivre son frère, qui le supplie de quitter la ville. « Où aller ? Mes parents sont vieux, incapables de se déplacer. Ils n'ont sûrement pas pu quitter leur village pour fuir vers la Tanzanie. J'espère simplement pour eux qu'ils sont déjà morts. »

Dans la cour de l'orphelinat, un bambin me demande si « c'est aujourd'hui qu'on s'en va ». Je ne peux que le décevoir une fois de plus. Il retourne tranquillement à son crayonnage. Intrigué, je m'approche : l'enfant est en train de dessiner un hélicoptère....

Dimanche 29 mai. L'obus a frappé l'orphelinat au cœur de la nuit, semant ses éclats tranchants jusqu'au milieu du salon. Six enfants ont été grièvement blessés. Marc a pu déplacer les autres vers un bâtiment voisin. Marc, qui, désabusé par les promesses d'évacuation non tenues aussi bien par le gouvernement français que par les Nations unies, notait à la dernière page de son journal : « Tout le monde veut sauver tout le monde. A condition que tous les autres soient morts. A condition qu'il n'y ait que quelques survivants. » ■

Protection dérisoire de l'étendard de la charité : des lettres tracées sur un drap blanc indiquent l'entrée de l'orphelinat. Dans le salon, Marc Vaiter s'efforce de tenir le carnet de bord dont nous citons de larges extraits.

